

Jean Nadeau, *Bien vôtre*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 158 p.

Jean Rivard

Volume 5, numéro 2, mai 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036394ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036394ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rivard, J. (1969). Compte rendu de [Jean Nadeau, *Bien vôtre*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 158 p.] *Études françaises*, 5(2), 229–232.
<https://doi.org/10.7202/036394ar>

JEAN NADEAU, *Bien vôtre*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 158 p.

«Il y a des personnes inconscientes qui écrivent n'importe quoi, pense le narrateur de *Bien vôtre* à propos de sa concierge qui couvre les murs d'inscriptions. Ces gens-là seraient seuls sur la terre, ils écriraient encore. Ils écrivent tout ce qu'ils ont dans la tête.» (p. 64). Je ne suis pas loin de penser que Jean Nadeau a un peu de la concierge. Son livre recèle une imposante collection de notations sur divers objets ou personnages inhérents à notre vie quotidienne: sur le téléphone (p. 19), sur les portes (p. 80), sur la bière (p. 24), sur la fumée (p. 19), sur le jus d'orange (p. 80), sur la poussière (p. 77), sur les allumettes (p. 137-138), sur les insectes (p. 121-122, 149-150), sur les taxis (p. 27) et leurs chauffeurs (p. 94), sur les autobus (p. 112) et leurs chauffeurs (p. 94), sur les chevaux et les courses (p. 95-99), sur les serveuses de restaurant (p. 129-130), sur les divers organes du corps humain: la voix (p. 109, 119), les ventres (p. 110), les yeux (p. 78-79), etc. L'auteur en met

un peu trop. Je le soupçonne même de complaisance. « Je laisse les mains faire ce qu'elles ont à faire et ma tête à ses folies. » (p. 16). Le roman n'est pourtant pas un recueil d'observations si cocasses soient-elles, de pensées si justes soient-elles, de mots d'esprit si fins soient-ils. Surtout que ces « perles » (!) n'ont qu'un lointain rapport avec l'action. Tout au plus éclairer-elles la personnalité du héros et l'attitude qu'il adopte face au quotidien. Et puis il y a les phrases bêtes comme celles-ci : « Nous disons entre nous un snack-bar. Nous ajoutons des « bar » au bout de tous les mots parce que nous sommes barbares. » (p. 15). « 2, c'est une petite fille qui fait sa prière. Que fait la petite 2 ? Elle fait sa prière, madame. Qui prie-t-elle ? Elle prie le bon deux, madame. » (p. 103). « Dans une foule, tout le monde pense à ses jambes, et personne à celles des autres. » (p. 16).

Le héros, qui emploie le « je », travaille dans un restaurant de l'Exposition universelle où il est « le moins payé de tous les employés » (p. 15), où les serveuses sont des négresses toujours gelées et les caissières des filles laides mais efficaces. Qu'à cela ne tienne !... Il vit heureux, étranger parmi les autres, s'inventant et se racontant des histoires, et mangeant, le samedi, jour de congé, dans le seul restaurant de la ville où il n'ait jamais travaillé. Observateur perspicace des menus faits quotidiens de la vie publique et privée d'autrui, il entreprend de narrer son existence, partagée entre deux milieux, deux catégories de personnages, deux univers.

D'un côté, c'est la réalité, la médiocrité, l'ennui, la laideur. Le héros nous parle de la maison de chambres qui a l'honneur de l'abriter, de son « corridor des odeurs » (sans doute l'équivalent du salon à l'« odeur sans nom » de la pension Vauquer) et de ses occupants aux habitudes plus ou moins étranges. Il y a d'abord Clopan, un voisin de palier, « bancal de partout », dont le narrateur se plaît à décrire les mouvements complexes et grotesques et à les imaginer au besoin lorsque par exemple l'infirme prend un bain. Ce personnage, par ailleurs intéressant, ne participe pourtant pas à l'action proprement dite. C'est plus un accessoire, une contribution à la couleur locale, un accent d'insolite. Accessoire aussi cette concierge qui ne dort jamais, « laisse toujours la porte de sa chambre ouverte », prend des bains de pieds et lit des romans-photos. Accessoire enfin ce vieux pensionnaire qui écoute des chansons russes parce qu'il n'en comprend pas les paroles et qui a élaboré une théorie des signes en U. Heureusement que le héros a assez d'imagination et assez d'humour pour transfigurer cet univers qui sent le moissi. Heureusement aussi qu'il existe pour lui, en parallèle, un autre univers, celui de l'aventure, du rêve, de la beauté, et auquel on

le convie régulièrement par téléphone. « Le téléphone peut changer votre vie pour un oui ou pour un non. » (p. 17).

L'aventure, c'est Granbouche, personnage mystérieux, qui « n'étudie pas, ne travaille pas et ne chôme pas » (p. 74), et qui, pendant un certain temps, « pensait exclusivement aux assassinats » (p. 137). Vendeur d'occasion, il a maintenant des démêlés avec d'autres vendeurs. Il a blessé grièvement Leven-deur et on lui réclame de l'argent. Ici démarre l'action. Granbouche est en quête d'un moyen efficace de se procurer rapidement une forte somme.

Le rêve et la beauté sont incarnés par Lablonde dont les longs cheveux ne cessent de fasciner le héros. « Ce premier jour où je l'ai vue, elle avait des cheveux blonds, et le soleil qui aime le blond comme son enfant, se la coulait douce dans sa chevelure. » (p. 9). Le soleil se fait complice de Lablonde. Mais la jeune fille est parfois si belle qu'elle ne s'occupe même pas de lui. Elle est soleil. Elle est lumière. Et la nuit, du soleil reste emprisonné dans ses cheveux. Idéalisée à souhait, à la manière des hommes d'ici, Femme d'entre les femmes, Mythe d'entre les mythes, Lablonde partage ses faveurs, ses douceurs, sa chaleur et... sa lumière entre le héros et Granbouche, partage qui n'est pas sans créer un malaise. « Nous étions trois et les vies se font à deux. » (p. 85).

Avec Granbouche et Lablonde, le héros vivra une aventure très brève, trop brève: un kidnapping ou plutôt un kidnapping simulé dont le plan est pensé à Montréal et exécuté à Toronto. (Nous avons ainsi droit aux méditations que peut inspirer un voyage en automobile, au soleil. Depuis Jasmin, c'est la meilleure voie de l'inspiration.) Il vivra cette aventure un peu comme Meursault vit la sienne aux côtés de Raymond et de Marie. En aboulique. C'est d'ailleurs à cause de lui que le kidnapping sera un échec. Granbouche parlera... et tout finira au poste de police comme il est d'usage dans le roman depuis que les petits Québécois, les « Bozo-les-culottes », ont décidé de prendre en main leur destinée.

Bien vôtre est, somme toute, un roman agréable à lire malgré ses brèves mais trop nombreuses considérations ou méditations qui retardent l'action et qui sentent parfois l'exercice de style. Jean Nadeau a le don de nous étonner par la cocasserie de ses trouvailles et de nous émouvoir par la beauté de ses images (en particulier lorsqu'elles sont inspirées par Lablonde). On songe à Ducharme. (Le narrateur n'a-t-il pas la délicatesse de nous avertir que Céline, Kérouac, Salinger et Ducharme ont écrit les seuls livres qu'il ait lus ?) Mais il s'agit plutôt d'un Ducharme qui prendrait la vie du bon côté, sans le tragique; d'un Ducharme qui préférerait embellir l'existence, la rendre

intéressante par les seules ressources de son imagination et de son humour. En se racontant des « histoires de têtes »...

J. R.